

de 5 liv., doivent rendre 3,520,000 liv. Ils n'en consomment en poudre, que cinq cent vingt-huit mille livres, qui, à raison de 7 liv. 10 s. la livre, doivent rendre 3,960,000 liv. : en tout 7,480,000 liv. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matières, les frais de fabrication, les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre, qui se consomme en Afrique et aux grandes Indes, est aussi dans les liens du monopole, mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 liv. des cent cinquante quintaux qu'on en expédie chaque année pour ces régions éloignées; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

xx.
État du gou-
vernement
de
Rio-Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce, et finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre, et n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit, de Cabofrio et de Paraiba du sud, accordées par le gouvernement à des époques différentes, et rentrées de plusieurs manières au domaine de la couronne.

Les cultures languissent long-temps dans cette vaste et belle province : elles acquièrent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'était;

mais depuis dix ans, les cannes à sucre s'y multiplient, principalement dans les plaines de Guatacazes. Douze plantations modernes d'excellent indigo, en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaisseaux ont porté une assez grande abondance de café. Les districts du sud de la colonie jusqu'à Rio-Grande, fournissent beaucoup de cuirs, quelques farines et de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze espèces de bois de teinture, qui ne tarderont pas à être coupés, et quatre ou cinq espèces de gomme qui seront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de curuata et de tocun, qui pouvaient servir à faire des voiles et des cordages. Un heureux hasard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeiro un arbuste infiniment plus propre à ces usages, et qui est très-commun. Quelquefois il est blanc, quelquefois jaune et quelquefois violet : la première de ces couleurs est la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte quarante-six mille deux cent vingt-six Indiens, cinquante-quatre mille quatre-vingt-onze nègres.

Les richesses que ces hommes libres ou esclaves font naître, sont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province seulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Brésil et le séjour du vice-roi.

C'est un des plus beaux havres que l'on connaisse : étroit à son embouchure, il s'élargit insensiblement ; les vaisseaux de toute grandeur y entrent avec facilité, depuis dix heures ou midi jusqu'au soir, poussés par un vent de mer régulier et modéré ; il est vaste, sûr et commode ; il a un fond excellent de vase, et partout cinq ou six brasses d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit en 1525. Des protestans français, persécutés dans leur patrie et conduits par Villegagnon, y formèrent, en 1555, dans une petite île, un faible établissement. C'étaient quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbre et couvertes d'herbe, à la manière des sauvages du pays. Quelques faibles boulevards qu'on y avait élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emmanuel de Sa, qui jeta sur le continent, dans un sol fertile, sous un beau ciel, au pied de plusieurs montagnes disposées en amphithéâtre, les fondemens d'une cité qui est devenue célèbre depuis que des mines considérables ont été découvertes à son voisinage.

C'est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Brésil en Portugal, et le port où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des trésors que doit y verser cette circulation continuelle, il y reste tous les

ans 3,000,000 liv. pour les dépenses du gouvernement, et beaucoup davantage, lorsque le ministère de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Une ville où les affaires sont si considérables et si suivies, a dû s'agrandir, se peupler successivement. La plupart des citoyens occupent des maisons à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique, couvertes d'une assez belle tuile, et ornées d'un balcon entouré d'une jalousie. C'est là que tous les soirs, les femmes ou seules, ou entourées de leurs esclaves, se laissent entrevoir ; c'est de là qu'elles jettent des fleurs sur les hommes qu'il leur plaît de distinguer, sur ceux qu'elles veulent inviter à la liaison la plus intime entre les deux sexes. Les rues sont larges, la plupart tirées au cordeau, et terminées par un oratoire, où le peuple chante tous les soirs des cantiques devant un saint magnifiquement vêtu, et enfoncé dans une niche dorée, bien éclairée, et couverte d'une glace des plus transparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voisines, et de l'hôtel des monnaies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples sont tous obscurs, écrasés et surchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Les mœurs sont à Rio-Janciro ce qu'elles sont à Bahia et dans tous les pays à mines : ce sont les mêmes vols, les mêmes trahisons, les mêmes

vengeances, les mêmes excès de tous les genres, et toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or représentait toutes les richesses, mais on pouvait ajouter le bonheur, le malheur, presque tous les vices, presque toutes les vertus; car quelle est la bonne ou la mauvaise action qu'on ne puisse pas commettre avec de l'or? Est-il donc étonnant qu'il n'est rien qu'on ne fasse pour obtenir un objet de cette importance; qu'il ne devienne, après qu'on l'a obtenu, la source des plus funestes abus, et que ces abus ne se multiplient à proportion du voisinage et de l'abondance de ce précieux et funeste métal?

La position de la place, au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignait assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiraient à sa défense; mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ses richesses, il paraissait raisonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étaient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711, Duguay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace et une capacité qui ajoutèrent beaucoup de gloire à une vie qu'il avait déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les Français avaient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés où

la descente est très-praticable. Si l'or pénètre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or et les diamans.

Dans le gouvernement de Rio-Janeiro est Sainte-Catherine, île de neuf lieues de long et de deux de large, qui n'est séparée de la terre ferme que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne soit pas basse, le navigateur ne l'aperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Le printemps y est continu et le climat très-pur partout, excepté dans le port, où des hauteurs interceptent la circulation de l'air et entretiennent une humidité nuisible.

Vers l'an 1654, la cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho, de la même manière qu'elle avait concédé les autres contrées du Brésil. Ce capitaine fut massacré par un corsaire anglais, et son île ne fut plus que le refuge de quelques vagabonds. Ces aventuriers reconnaissaient vaguement l'autorité du Portugal, mais sans adopter ses idées exclusives. Ils recevaient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui allaient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, et leur livraient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions, pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles et des habits. Avec le mépris de l'or, ils avaient, pour toutes les commodités que la nature ne leur four-

nissait pas, une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume et le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos lois, c'est l'injuste répartition des biens, ce sont les supplices et les fardeaux de la misère, c'est l'insolence et l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles et des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; et pour s'agrandir, fidèle observateur des lois envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si, faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards et des événements, il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours dans un état de division, ou avec lui-même ou avec ses voisins: tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture et du commerce, que de pillage, il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être; civilisé par le bonheur et la sécurité d'une vie paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, et fera un échange de la surabondance de ses

productions avec les commodités des autres peuples: tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Ils vivaient librement et paisiblement dans leur île, lorsque, vers l'an 1738, on jugea convenable de leur donner une administration, de leur envoyer des troupes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défense ont attiré sur eux, en 1778, les armes de l'Espagne, et ne les ont pas préservés de l'invasion. Depuis que la réconciliation des deux couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille, dont ils espèrent tirer un jour de grands avantages.

La province de Saint-Paul est bornée, au nord, par la rivière de Sapucachy et par des montagnes; au sud, par la rivière de Parnagua et par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygassu; à l'ouest, par le Parana, par Rio-Grande, et par la rivière des Morts; à l'est, par la mer.

C'est à treize lieues de l'Océan qu'est la ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux et au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémisphères. Elle fut bâtie vers 1570, par les malfaiteurs dont le Portugal avait infesté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces scélérats s'aperçurent qu'on voulait les soumettre à quelque police, ils abandonnèrent les rives où le hasard les avait jetés, et se réfugièrent dans un lieu écarté, où les lois ne

xxi.
État du gouvernement
de
Saint-Paul.

pouvaient pas atteindre. Une situation qu'un petit nombre d'hommes pouvait défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvait employer contre eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, et le succès couronna leur ambition. D'autres bandits et les générations qui sortaient de leur liaison avec les femmes du pays, les recrutaient et les multipliaient. L'entrée était, dit-on, sévèrement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il fallait se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étaient assujettis à de rudes épreuves : ceux qui ne soutenaient pas cette espèce de noviciat ou qui pouvaient être soupçonnés de perfidie, étaient massacrés sans miséricorde ; c'était aussi le sort de ceux qui paraissaient avoir du penchant à se retirer.

Tout invitait les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos et dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux ; l'envie de dominer, qui suit de près l'indépendance ; les progrès de la liberté, qui mènent au désir d'un nom : peut-être tous ces motifs réunis leur donnèrent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Brésil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur résistaient étaient mis à mort ; les fers devenaient le partage des lâches, et beaucoup se cachaient dans les antres et dans les forêts pour éviter le

tombeau ou la servitude. Qui pourrait compter les dévastations, les cruautés, les forfaits, dont se rendirent coupables ces hommes atroces ? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, se formaient, sous un gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établissemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques, détachées en quelque sorte de la grande, cédèrent peu-à-peu aux insinuations qu'on employa pour les assujettir à une autorité qu'ils n'avaient jamais entièrement méconnue, et, avec le temps, tous les Paulistes furent soumis à la couronne de la même manière que ses autres sujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement : on y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent et de Saint-Amarô, qui en 1553 avaient été données aux deux frères Alphonse et Pierre Lopès de Souza, et dont les deux villes avaient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choses coupe en deux la province de Rio-Janeiro. Il n'est pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, et huit mille neuf cent quatre-vingt-sept nègres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton, et son commerce intérieur se réduit à fournir des farines et des salaisons à Rio-Janeiro. Quelques

expériences prouvent que le lin et le chanvre y réussiraient très-bien ; et personne ne doute qu'il ne fût facile et important d'y naturaliser la soie. On y pourrait aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer et d'étain qui se trouvent entre les rivières Thecté et Mogyassu, dans la Cordelière de Paranan-Piacaba, à quatres lieues de Sorocoba.

xxii.
État des trois
gouverne-
mens
de l'intérieur
où sont
les mines.

Les six provinces dont on vient de parler, règnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'ouest à l'est depuis le 319^e degré de latitude occidentale jusqu'au 334^e, et qui occupent, dans le centre du Brésil, le grand plateau d'où sortent toutes les rivières qui vont se jeter dans le Paraguay, dans l'Amazone et dans l'Océan. C'est le terrain le plus élevé de l'Amérique Portugaise : des montagnes, dont la direction est très-variée, le remplissent. On y trouve presque partout de l'or ; et de là vient qu'il est appelé le pays des mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens est connu sous le nom de Minas-Geraës. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit blancs, vingt-six mille soixante-quinze Indiens et cent huit mille quatre cent six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa capitale.

Goyas dont le chef-lieu est Villa-Boa, a huit mille neuf cent trente-un blancs, vingt-neuf mille six cent vingt-deux Indiens, et trente-quatre mille cent quatre nègres.

Matto-Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus de deux mille trente-cinq blancs, de quatre mille trois cent trente-cinq Indiens, de sept mille trois cent cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus occidentale de la domination portugaise. Elle est bornée par les Chiquites et par les Moxos, peuples assujettis à l'Espagne par les travaux des jésuites.

La connaissance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des temps plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de Jaguara ; mais la mort désastreuse du roi Sébastien fit bientôt oublier une source de richesses, dont l'état ni les citoyens n'avaient jusqu'alors tiré aucun avantage.

xxiii.
Histoire des
mines d'or
trouvées
dans
le Brésil.
Manière de
les exploiter.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir par la misère des peuples qui supportaient trop impatiemment le joug espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir en 1603, ce fut avec la résolution de l'empêcher, et ses lâches successeurs adoptèrent sa tyrannique politique.

L'heureuse révolution, qui, en 1640, déchargea le Portugal des fers qu'il portait, fut suivie des guerres longues et opiniâtres. Durant cette violente crise, la nation ne s'occupa que de la